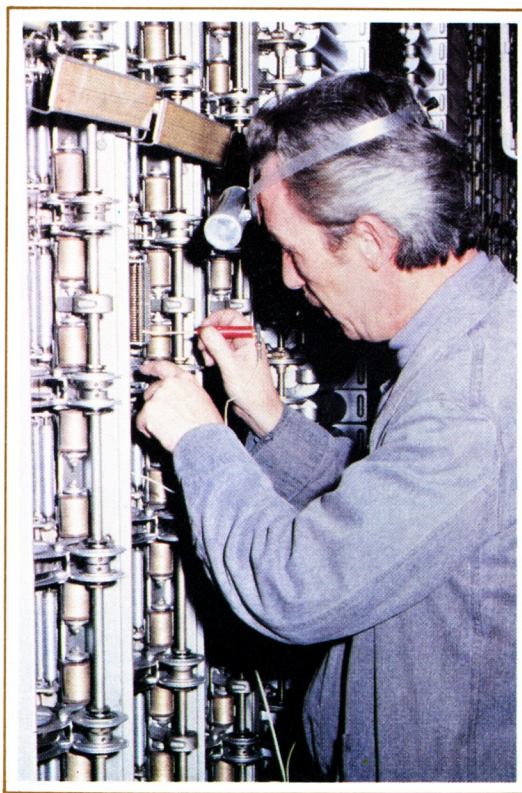
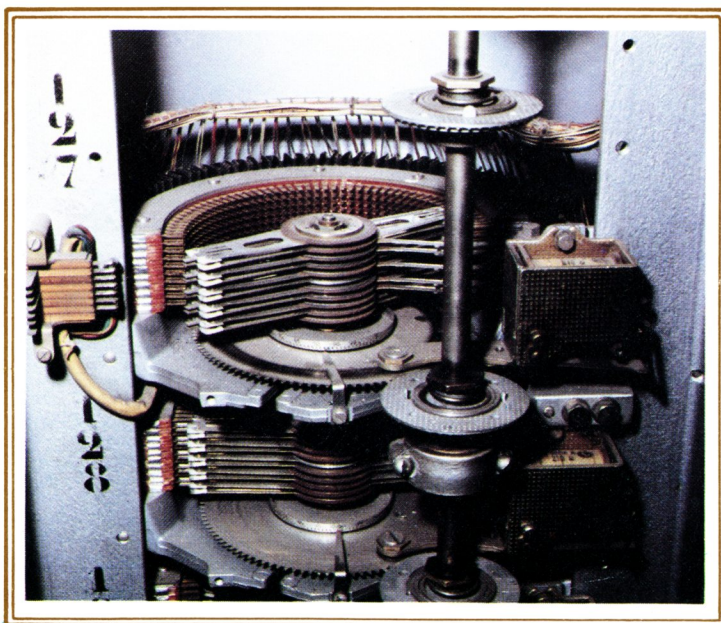
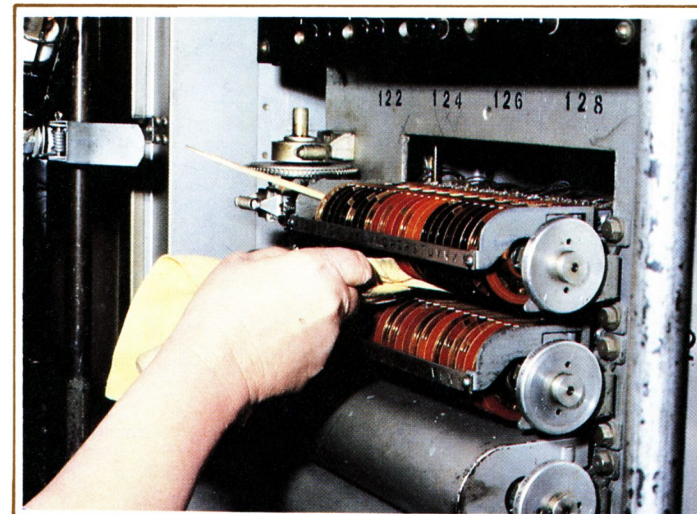


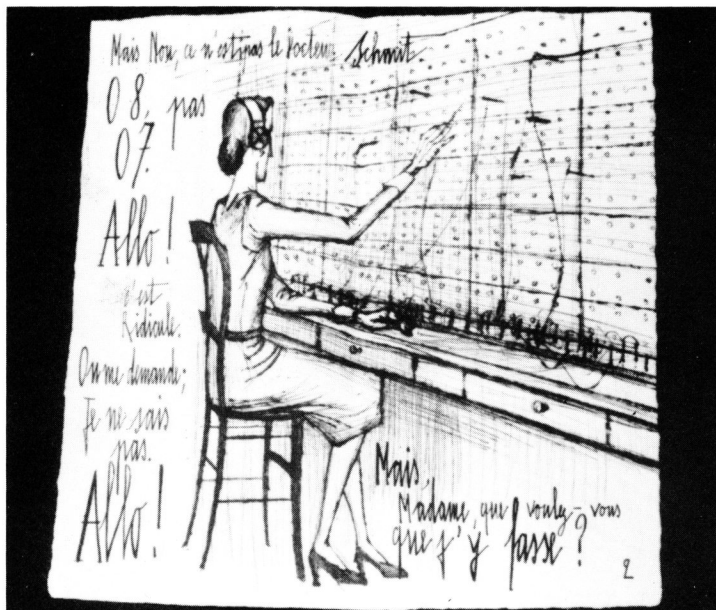
Le système Rotary

1928 ~ 1984



TELECOMMUNICATIONS





Extrait de «La Voix Humaine» de Jean Cocteau illustrée par Bernard Buffet.

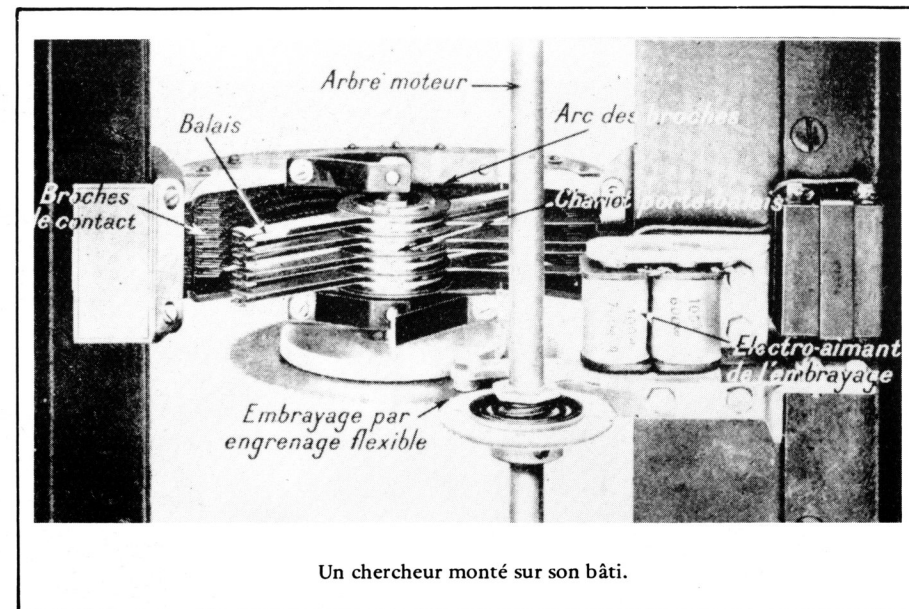


Le système rotatif

Le téléphone né en 1876 fit son apparition à Paris en septembre 1879 avec des autorisations accordées à des concessionnaires. En 1880, la «Société Générale des Téléphones» racheta toutes les concessions puis, à l'expiration de cette concession en 1889, le téléphone devint monopole d'Etat.

De trois cents en 1880, le nombre d'abonnés parisiens atteignait 45 000 au 1er janvier 1910 et 65 000 en juillet 1914. La progression se ralentit pendant la guerre, à la fin de laquelle il y avait, au 31 décembre 1918, 76 000 abonnés répartis en 16 circonscriptions, au centre de chacune desquelles était implanté un central manuel. Dix ans plus tard, Paris comptait 150 000 abonnés.

Le premier central automatique public fut inauguré à la Porte (Indiana), le 3 novembre 1892. Il desservait environ 75 abonnés. Les dispositions employées étaient ingénieuses, mais rudimentaires dans leur réalisation et d'un coût élevé. De nombreux perfectionnements durent être mis au point pour répondre aux problèmes techniques soulevés et aux besoins de l'exploitation. En Europe, les premiers équipements automatiques furent installés à Hildesheim (Allemagne) en 1908 (900 abonnés raccordés). Le premier autocommutateur français (sys-

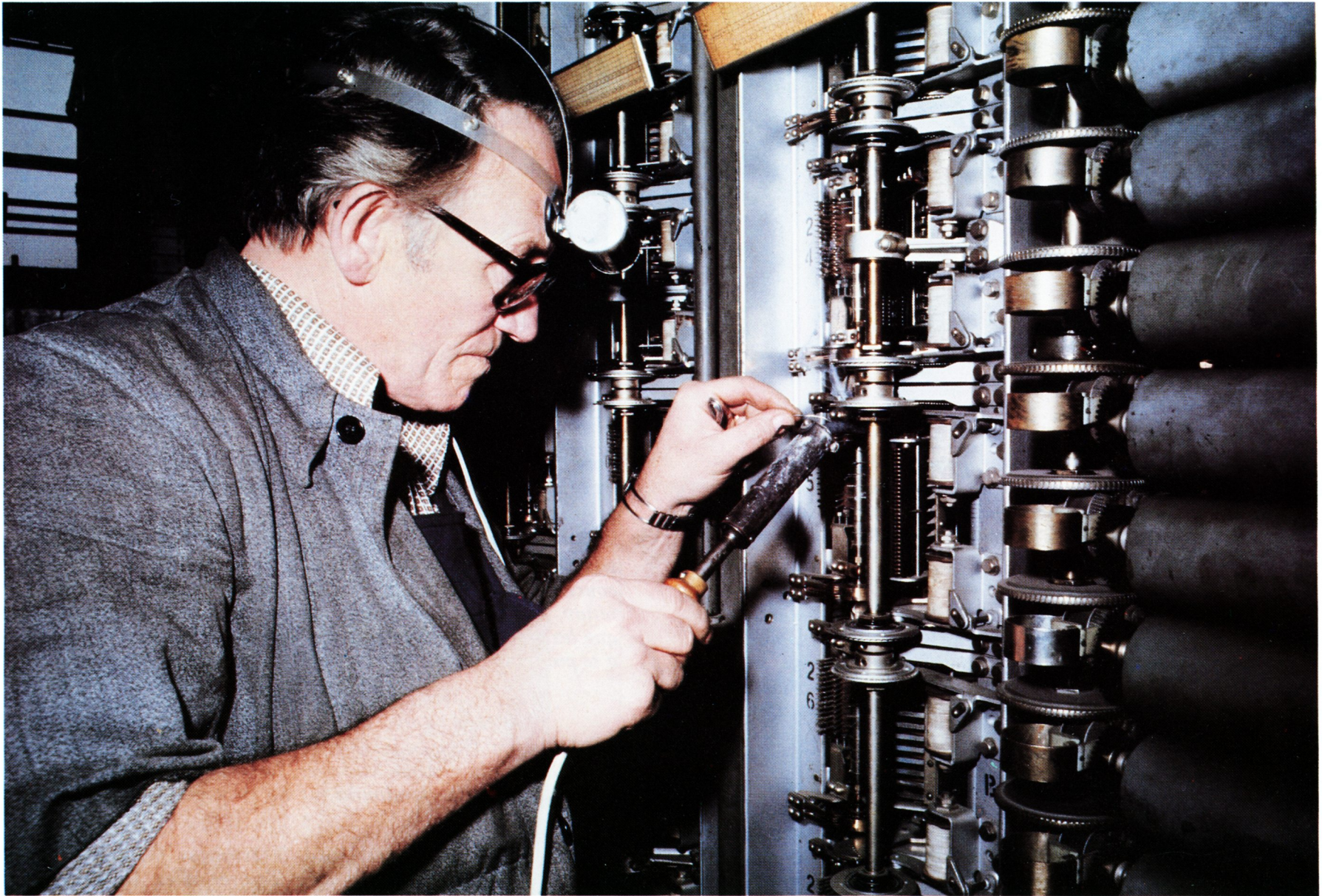


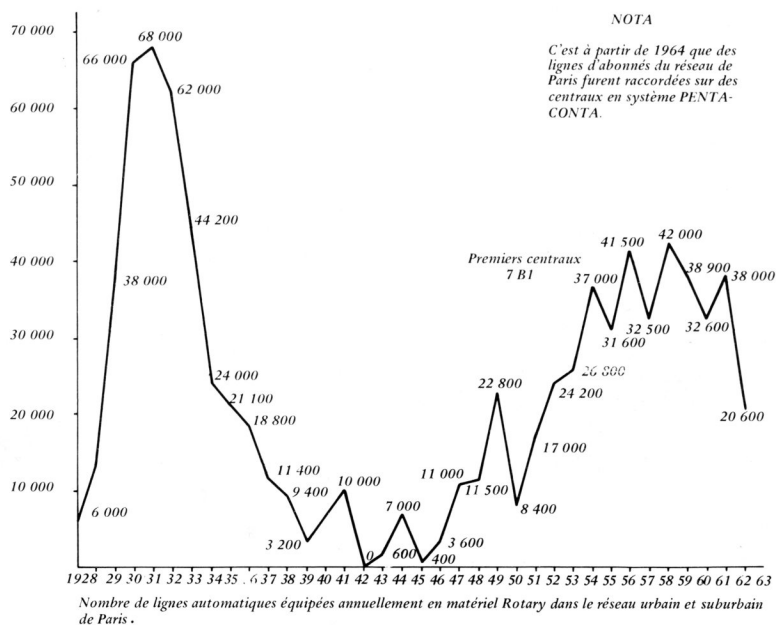
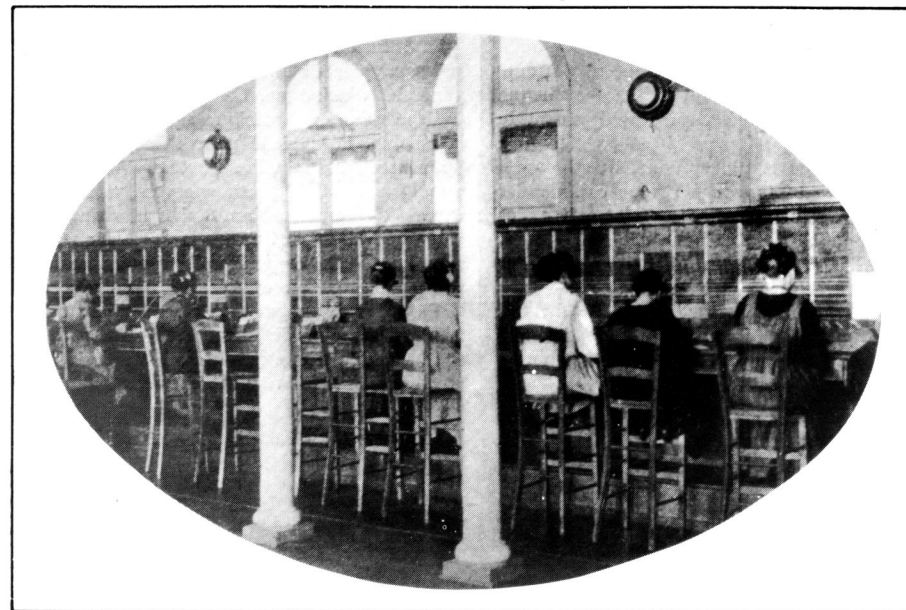
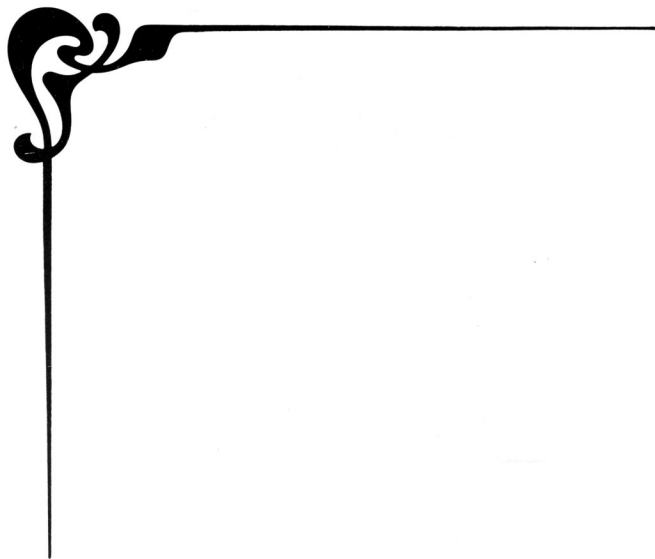
tème Strowger) fut ouvert à Nice le 19 octobre 1913. 2 000 abonnés en bénéficiaient. La guerre 1914-1918 retarda d'autres réalisations.

C'est à partir du moment où les centraux automatiques à très forte capacité (10 000 lignes) se trouvèrent au point en ce qui concerne les fabrications, le montage, le fonctionnement, l'exploitation, et que les investissements correspondants apparurent rentables que les grandes capitales ainsi que les très grandes villes commencèrent à se préoccuper de la mise en automatique de leur réseau urbain.

A New York, le premier central automatique fut ouvert le 14 octobre 1922 en système Western Electric Panel : Berlin, en avril 1927, adopta le système Strowger, Siemens et le «Holborn», le premier central automatique londonien fut mis en service en novembre 1927.

En France, après Nice, le Strowger fut installé à Orléans (1921) puis progressivement dans d'autres villes. Le Rotary, dans sa version semi-automatique ou automatique fonctionna à Angers dès 1915, puis à Marseille (1919) et Nantes (1927). L'Ericson à 500 lignes desservit Dieppe à partir de 1924.





Paris ne tarda pas à s'équiper à son tour. S'appuyant sur l'observation des centraux téléphoniques fonctionnant déjà en province et sur des missions effectuées à l'étranger, l'administration française porta son choix sur le système «Western Electric Rotary» qui semblait bien convenir au réseau parisien. Ce système présentait notamment l'avantage de pouvoir conserver, grâce aux enregistreurs-traducteurs, les noms des centraux manuels de Paris dont l'usage s'était solidement établi. Cela permettrait pendant les dix années de transition nécessaires à l'automatisation complète de Paris, de simplifier les manoeuvres des abonnés. Ceux qui seraient reliés à un central automatique pourraient ainsi appeler tous les abonnés de Paris, qu'ils soient en automatique ou en manuel, en composant avec le cadran trois lettres, les trois premiers du nom du bureau demandé, et quatre chiffres. Inversement, les abonnés des centres manuels continueraient à demander leurs correspondants mis en automatique, de façon habituelle, en mentionnant le nom du central désiré.

Du point de vue technique, cette étape intermédiaire consistait à mettre en place de nouvelles positions d'opératrices. Dans le cas d'un abonné automatique demandeur, des tables à indicateurs lumineux indiquant les numéros demandés étaient placées au bureau automatique ou au bureau manuel d'arrivée du demandé. Dans le cas d'un abonné

manuel demandeur, la sélection directe de l'abonné demandé depuis la position de départ du centre manuel du demandeur pouvait être obtenue, ou bien des tables nouvelles sans cordon (positions semi B) étaient installées dans le central automatique d'arrivée et commandaient la sélection du demandé : l'opératrice avait pour fonction de frapper sur un clavier les quatre chiffres de l'abonné demandé que l'opératrice du manuel du départ lui indiquait.

Le principe du Rotary adopté, il restait à entamer les travaux de bâtiments et d'installations. La première tranche de travaux prévoyait l'ouverture de cinq centraux automatiques : Carnot en 1928, puis Gobelins, Diderot, Vaugirard et Trudaine. Le programme d'équipement prévoyait que le réseau de Paris passerait de 180 000 lignes en 1928 à 480 000 en 1938, toutes équipées en automatique, pour desservir environ 300 000 abonnés.

Le Rotary poursuit son grand bonhomme de chemin jusqu'en 1963. C'est alors que les systèmes de commutation Crossbar furent introduits dans le réseau parisien. Ils équipèrent les nouvelles installations puis, à partir de 1970, commencèrent à assurer également le remplacement des centraux Rotary. L'électronique apparut à son tour (1975)... Mais ceci est une autre histoire...



Alésia

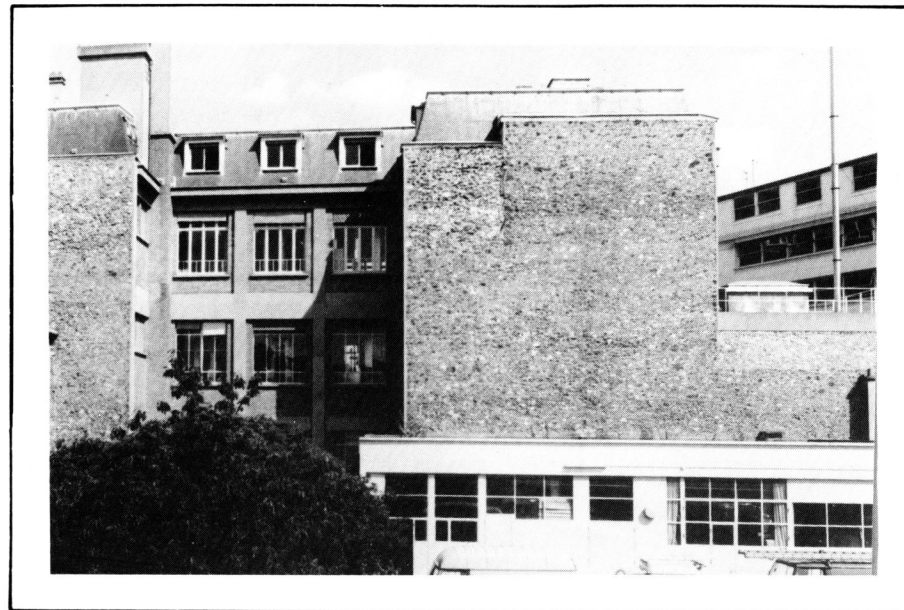
Le dernier Rotary

Jusqu'en 1926, les abonnés au téléphone de la banlieue parisienne dépendaient du bureau de poste de leur agglomération et leurs communications étaient établies par la téléphoniste locale.

Une première opération consista à regrouper plusieurs communes autour d'un centre manuel important, appelé centre de groupement.

La mise en oeuvre de cette organisation nécessita des opérations importantes d'achat de terrains et de construction de bâtiments ainsi que des remaniements profonds du réseau des lignes.

Les premiers autocommutateurs suburbains furent mis en service dans le courant de l'année 1933 ; ainsi Alésia, qui desservait les communes de Montrouge, Malakoff, Gentilly, Chatillon, Bagneux et Arcueil fut le premier central téléphonique de la banlieue parisienne équipé en Rotary (indicatif 253). La mise en service eut lieu le 18 mars 1933.



Équipé à l'origine pour 6 000 lignes, l'autocommutateur d'Alésia put satisfaire les besoins du secteur pendant 20 ans.

Une première extension de 2 000 équipements eut alors lieu, suivie, trois ans plus tard, par une seconde de même capacité.

Le dernier Rotary installé à Alésia (indicatif 735) fut mis en service le 12 décembre 1959. Le système Crossbar Pentaconta fit son apparition le 21 avril 1966 (indicatifs 655 et 656). Une extension fut réalisée huit ans plus tard (indicatifs 657 et 654).

Depuis 1970, une politique de remplacement systématique des autocommutateurs Rotary, d'abord par des centraux Crossbar puis par des équipements électroniques, a été engagée sur tout le territoire français.

Cette modernisation touche à sa fin avec la suppression, le 26 juin 1984, du Rotary d'Alésia, le dernier encore en service en France de cette technicité et son remplacement par un central électronique MT25 d'une capacité de 23 000 équipements.

L'ŒUVRE

**Le premier téléphone
automatique
a été inauguré hier soir
à Paris-Carnot**



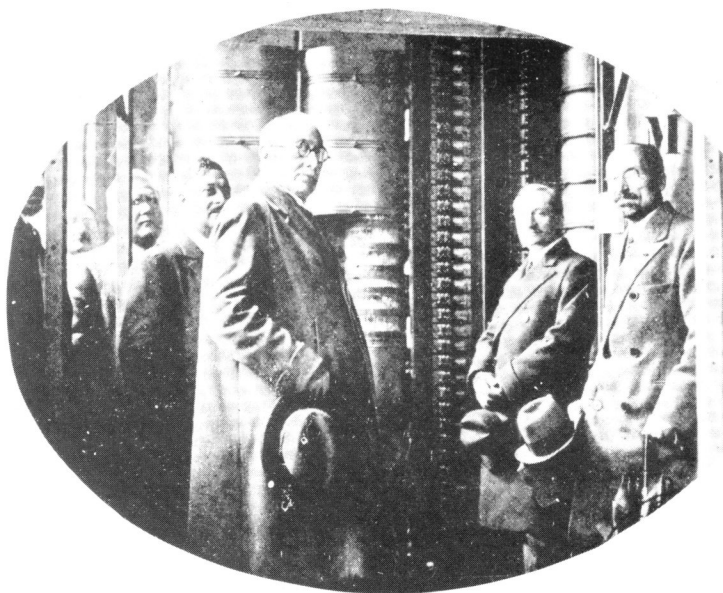
COMMENT ON UTILISE L'« AUTOMATIQUE » :

Pour composer un numéro, envoyer successivement les trois premières lettres du nom du bureau et les quatre chiffres du numéro de l'abonné demandé.

Pour envoyer une lettre ou un chiffre, enfoncer le doigt dans le trou correspondant du disque. Tourner le disque jusqu'à ce que le doigt soit arrêté par la butée. Retirer alors le doigt et laisser le disque revenir de lui-même au repos.

Attendre, pour envoyer la lettre ou le chiffre suivant, que le disque soit complètement arrêté.

**L'automatique Carnot
a été inauguré hier soir
par une communication
défectueuse
de M. Henry Chéron**



On a commencé d'installer les premiers téléphones automatiques à Paris, au bureau de Carnot, rue Guyot. On voit le ministre du Commerce inaugurant ce nouveau central.

Hier soir, à 22 heures, M. Henry Chéron, tout exprès revenu de Calais, a inauguré l'automatique Carnot.

Il l'a inauguré par une fausse manœuvre. Le ministre du commerce, qui voulait parler à Mme Chéron, s'embrouilla dans la manœuvre du disque et n'obtint pas la communication.

— L'opérateur est mauvais, reconnut M. Chéron.

Il s'obstina, put enfin parler à d'autres correspondants, et triompha modestement :

— Somme toute, c'est à la portée d'un sénateur moyen.

Mais il préféra ne pas utiliser le téléphone pour diffuser le discours inaugural qu'il prononça, en réponse à deux autres.

Auparavant, en présence du ministre, de M. Deletête, secrétaire général des P.T.T., et des principaux fonctionnaires de l'administration, les dames téléphonistes ont cédé la place à la nouvelle et délicate mécanique.

Ce fut une transmission de pouvoirs sans faste. Les « meubles » nouveaux ont remplacé les « meubles » anciens. Tout avait été préparé d'avance. Cela ne dura que quelques instants.

Dès cette nuit même les abonnés de Carnot voulant entrer en communication avec un autre abonné du même réseau n'ont plus entendu la voix familière de leur téléphoniste habituelle.

— Allo, j'écoute...

Après avoir manœuvré le cadran, ainsi que nous l'indiquons, ils ont trouvé tout de suite au bout du fil la personne qu'ils souhaitaient.

Plus d'attente, plus de faux numéros, plus de raison de maudire ces pauvres demoiselles du téléphone. Du moins, en principe.

Mais les techniciens sont pleins d'optimisme.

— Tout marchera très bien, assurent-ils.

Il faut le souhaiter. Et les résultats donnés par l'automatique dans les autres villes où il est déjà installé sont les meilleurs garants du succès.

Mais, en attendant, cette nuit dernière, M. Chéron a eu bien des imitateurs qui ont dû s'y reprendre à plusieurs fois pour enfin pouvoir « causer ».

« L'ŒUVRE »
du 23 septembre 1928.

APRÈS L'INAUGURATION
DE L'AUTOMATIQUE CARNOT

“Allô !
ici, M. Chéron !”

On accueille au téléphone le ministre des Postes
avec une déférence méfiante



La Fouchardière nous a enseigné une agréable distraction pour jours de pluie : « Prenez le téléphone, nous a-t-il dit, appelez un numéro sur Carnot et dites :

— Ici M. Chéron, comment allez-vous ?

Nous avons tenté hier après-midi l'expérience. La Fouchardière nous avait annoncé que, grâce à ce petit jeu, nous apprendrions de nouveaux noms d'oiseaux. Il faut reconnaître qu'il s'était trompé. Cette petite plaisanterie nous a appris au contraire le respect intimidé que soulevait encore, malgré nos airs blagueurs, une Excellence et l'attachement des abonnés du téléphone aux institutions républicaines.

La première personne que nous appelons — Carnot 51-52 — est un honorable

commerçant de la rue de Toqueville.

Ici M. Chéron.

Une voix ennuyée grogne

— Qui ? qui ? Vous dites ?

— M. Chéron, ministre des Postes. Je voudrais savoir si vous êtes satisfait du nouvel automatique.

Ah ! quelle impression produit le nom de M. Chéron dans le commerce de l'alimentation ! Au bout du fil, on bafouille respectueusement :

— Oui, m'sieur, très bien, m'sieur, parfaitement.

— Alors, vous êtes content ?

— Oh ! oui, m'sieur.

Ainsi, devant le général bienveillant, le



soldat de 2^e classe se félicite de la qualité de la soupe.

Deuxième coup de téléphone : M^e Henry Torrès occupe justement un numéro sur le réseau Carnot. Mais M^e Torrès n'est pas là.

— C'est de la part de qui ? demande sa secrétaire, de ce ton mou que donne l'habitude.

— M. Chéron, ministre des Postes.

La voix désinvolte prend tout d'un coup un ton respectueusement attristé.

— C'est ennuyeux. M^e Torrès ne rentrera pas avant ce soir.

— Je voulais simplement savoir si votre automatique fonctionne à votre satisfaction.

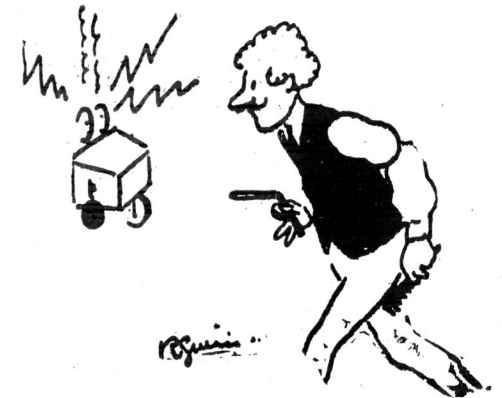
— Nous nous en sommes servis toute la matinée. Ça a très bien marché.

— Alors, parfait. Vous présenterez mes amitiés à M^e Torrès.

— Je n'y manquerai pas, monsieur le ministre.

Heureux M. Chéron ! L'opposition, en la personne de la secrétaire de M^e Torrès, s'incline devant lui.

Troisième expérience : Carnot 47-68, un coiffeur de l'avenue Mac-Mahon. Est-



ce l'habitude qu'ont les coiffeurs de tenir entre leurs mains les têtes, quelquefois les plus illustres. Le coiffeur, lui, n'a pas peur de faire des observations.

— Ça ne marche pas mal. Seulement, c'est un peu long pour avoir les communications.

— Mais vous avez tout de même fini par les obtenir toutes ?

— Bien sûr, mais ça traîne.

— Nous veillerons à cela.

— Vous êtes bien honnête.

Je transmets à M. Chéron la promesse que j'ai faite en son nom. Il ne m'en voudra pas d'avoir usurpé quelques instants, au téléphone, sa personnalité. D'autant que — il voudra bien le reconnaître — j'ai dû donner à tout le 17^e arrondissement une fièvre idée de son activité et de sa sollicitude pour le public.

P. B.

«L'OEUVRE»
du 25 septembre 1928.





DIRECTION DES TÉLÉCOMMUNICATIONS
D'ÎLE-DE-FRANCE

imp. D.T.I.F.